

Dans le cadre du Festival International des Arts de Bordeaux Métropole

Eva Perón & L'Homosexuel *ou la difficulté de s'exprimer*

Textes **Copi** Mise en scène **Marcial Di Fonzo Bo**



Avec Marcial Di Fonzo Bo, Carlos Defeo, Rodolfa de Souza, Gustavo Liza, Hernan Franco, Rosario Valera, Benjamin Vicuna, Juan Gil Navarro ou Pierre Maillet en alternance
Costumes Renata Schussheim **Décor** Oria Puppo **Lumières** Bruno Marsol **Musique** Etienne Bonhomme **Perruques** Cécile Kretschmar

Création au Théâtre National Cervantès de Buenos Aires en juillet

Spectacle en argentin sur-titré en Français

Du théâtre politique & social tout en couleurs

Note d'intention..... p.3

Présentation.....p.4

Du metteur en scène
De l'auteur
Des protagonistes de la pièce

Thématiques.....p.9

En photos.....p.10

Côté presse.....p.12

En vidéos.....p.17

Note d'intention

« Les personnages de Copi sont illimités, car ils ne connaissent d'autre limite que celles du théâtre »

Armando Llamas

Trente ans après sa mort (1939-1987) le Théâtre National Cervantès de Buenos Aires invite Copi à rejoindre le prestigieux panthéon de la dramaturgie Argentine du XX^e siècle avec la création de deux de ses pièces. Cette nouvelle création scellera le retour mérité de ce grand artiste, interdit durant les années de dictature et encore méconnu dans son pays d'origine.

Ce sera aussi l'occasion pour moi de mettre en scène pour la première fois en Argentine des acteurs argentins, et revenir sur l'œuvre de Copi que j'aime tant. Copi est lucide, percutant, drôle, terroriste, chic à chacune de ces répliques.

Sa vision du monde est moderne et libre. Son théâtre est profondément politique, sans morale ni leçons. J'aime l'œuvre de Copi parce qu'elle explose le normatif, les lieux communs, les clichés. Son écriture est une porte ouverte à la liberté.

Copi dessinait tout le temps, tous les jours, et quand il ne gribouillait pas la page blanche, il se dessinait sur scène, comme il aimait à le rappeler. C'est sa vie de tous les jours qu'on voit défiler dans les pages du *Nouvel Observateur* pendant plus de dix ans. Son regard sur le monde, l'actualité. Le trait de *La Femme assise* est d'une précarité folle : rien de sophistiqué là-dedans. À peine trois cheveux, son grand nez, sa chaise. Poulets, putes, arabes, sa fille Marie-Christine, Noémie la poule, pédés, perroquets, escargots, et autres bestioles... La grande « comédie humaine », le monde selon Copi se déroule au fil des pages. Ces personnages sont terriblement actuels. Copi parle comme personne de la solitude dans le monde d'aujourd'hui, et sa vision de l'humanité, sa lucidité sur les rapports humains, est incroyable. C'est le décloisonnement du politiquement correct en général. Un humour aussi dévastateur que la violence.

Il paraît que la plupart des étoiles que l'on voit dans le ciel sont mortes. Nous percevons encore leur lumière mais la planète est morte depuis longtemps. Inversement, d'autres sont peut être nées, mais nous ne voyons pas encore leur lumière. Je me suis dit que ma relation avec Copi ressemblait à cette histoire d'étoiles. Lui est mort, on le sait, mais c'est à travers mes spectacles, je crois, que sa lumière continue de nous éclairer.

Au moment où l'Europe semble vivre un violent retour en arrière concernant la diversité sociale, la tolérance, le vivre ensemble, je lis ses pièces comme une arme discrète contre l'emphase.

Marcial Di Fonzo Bo

Présentation

Le metteur en scène : Marcial Di Fonzo Bo



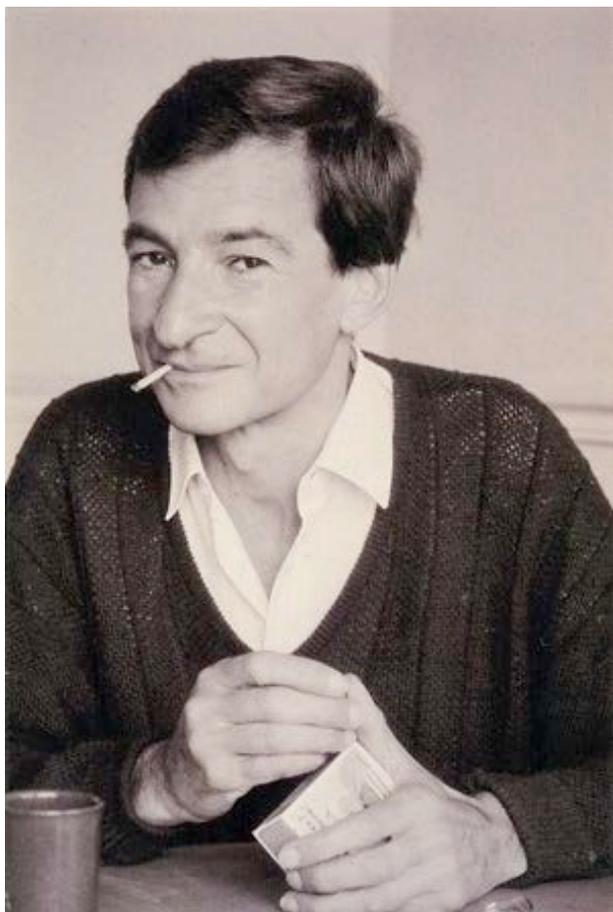
Né à Buenos Aires, il s'installe à Paris en 1987. De 1991 à 1994, il suit la formation d'art dramatique de l'École du Théâtre National de Bretagne. En 1994, ils créent avec les élèves de sa promotion Le Théâtre des Lucioles, collectif d'acteurs. Au sein de ce collectif d'acteurs, il met en scène de nombreuses pièces, s'attachant à des auteurs contemporains tels Copi, Leslie Kaplan, Rodrigo García, Rafael Spregelburd ou Philippe Minyana.

Comme comédien, il est dirigé par de nombreux metteurs en scène, entre autres, Claude Régy, Matthias Langhoff, Rodrigo García, Olivier Py, Jean-Baptiste Sastre, Luc Bondy ou Christophe Honoré. En 1995, il reçoit le prix de la révélation théâtrale du syndicat de la critique pour son interprétation du rôle titre de *Richard III* mis en scène par Matthias Langhoff. En 2004, le même syndicat de la critique lui décerne le prix du meilleur acteur pour *Muñequita ou jurons de mourir avec gloire* de Alejandro Tantanian mise en scène par Matthias Langhoff. Il met en scène - en collaboration avec Elise Vigier - plusieurs pièces de Copi, en France. Et crée *La Tour de la Défense* à Barcelone (2008) puis à Moscou (2011).

Au cinéma, il tourne avec Claude Mourieras, Emilie Deleuze, Christophe Honoré, Stéphane Guisti, François Favrat, Maïwenn et Woody Allen.

En 2008, il entame une collaboration de longue haleine avec l'auteur argentin Rafael Spregelburd. Il met en scène avec Elise Vigier : *La Connerie* (2008), *La Paranoïa* (2009) et *L'Entêtement* (2011) et avec Pierre Maillet *La Panique* (2009) et *Bizarra* (2012). En 2010, il coécrit avec la chanteuse Claire Diterzi *Rosa la Rouge*. Pour le festival d'Automne 2010, il signe la mise en scène de *Push up* de Roland Schimmelpfennig, et au Théâtre de Paris, *La Mère* de Florian Zeller avec entre autres, Catherine Hiegel qui reçoit pour ce rôle le Molière 2011 de la meilleure interprète. En 2012, il met en scène *Lucide* au Théâtre Marigny à Paris. En 2014, il met en scène au Théâtre National de la Colline un texte inédit de Philippe Minyana *Une Femme*, et il monte avec Elise Vigier, aux Nouvelles Subsistances à Lyon, *Dans la République du Bonheur* de Martin Crimp. La même année, il réalise également, son premier film de fiction pour Arte, *Démons* de Lars Norén. En 2015 il crée au Théâtre du Rond Point la version théâtrale. Il prend la direction de la Comédie de Caen-Centre Dramatique National de Normandie en janvier 2015, avec Elise Vigier, artiste associée à la direction et Jacques Peigné, directeur délégué. En 2016 il crée *Demoni* en Italie, et *Vera* de Petr Zelenka à la Comédie de Caen, actuellement en tournée. Il crée en juillet 2017 *Eva Peron* et *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi au Théâtre National Cervantès de Buenos Aires avec des comédiens argentins.

L'auteur : Copi



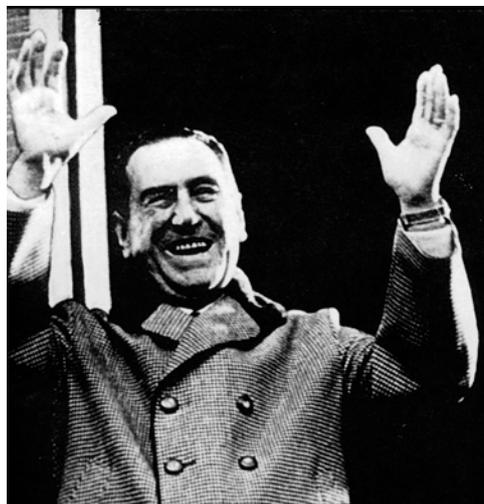
Copi – Raoul Damonte Botana - est un auteur et dessinateur argentin francophone né en 1939 à Buenos Aires et décédé en 1984 à Paris. Il est d'une famille argentine francophone dont le père est député anti-peroniste (président argentin de l'époque) et directeur de journal : Copi débute en journaux satiriques dès l'âge de 16 ans. Il suit d'abord son père en exils à Haïti puis à New York avant de partir de son côté à Paris en 1963. Il compte vivre du théâtre, sa passion, mais son français n'est pas encore parfait. Il se tourne premièrement vers le dessin : les célèbres caricatures de Copi. Il passe ainsi par *Twenty*, *Bizarre*, *Le Nouvel Observateur*, *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo*, *Linus*. Copi gagne sa vie et peut alors se consacrer au théâtre : il rencontre Victor Garcia, Alejandro Jodorowsky, Jérôme Savary. Celui-ci est le premier, en 1964, à monter une pièce écrite par Copi. Dès lors, Copi dans diverses mises en scène de ses pièces, et notamment un rôle de travesti

délirant. Car s'il dénonce le régime argentin en vigueur comme dans *Eva Peron*, il est proche du mouvement du front homosexuel d'action révolutionnaire qui traduit un rapprochement entre l'extrême gauche de Mao et les homosexuels. Le permanent exil de sa famille le coupe de la réalité de la scène argentine, ce qui force finalement Copi à construire son œuvre presque intégralement en français. Une œuvre très engagée politiquement qui malgré la géographie garde en mémoire Copi comme un auteur argentin, et non français. Il n'est d'ailleurs pas plus apprécié que sa famille sur le sol argentin... Il faudra attendre 2017 pour qu'une de ses pièces soit jouée ! Copi décède des suites du sida en 1987, il a alors 48 ans. Depuis 2000, Marcial Di Fonzo Bo monte l'intégrale de ses pièces.

Les protagonistes :

Juan Perón

Il a vingt ans quand il quitte l'école militaire. Quinze ans après, il voyage en Italie et découvre les théories fascistes et nationalistes : il admire Mussolini, Franco et Salazar. En 1943, il contribue au coup d'état du Groupe des Officiers Unis contre le gouvernement de Ramon Castillo (président de l'Argentine affilié au parti démocratique national). Seulement le GOU l'évince pour ses ambitions trop personnelles, et il est emprisonné. Ce qui était prévu, c'est que ce temps d'emprisonnement a joué en faveur de Perón : il est libéré sous la pression populaire le 17 octobre 1945. Jour qui deviendra celui de la loyauté, principe fondateur du péronisme. Cette même année il se marie avec Eva Perón dite Evita, issue d'un milieu populaire. Un mariage qui joue également pour lui : élu à plus de 56% des voix Perón devient président de l'Argentine en 1946 avec pour adversaires les partis communistes, socialistes et démocrates. Il est le fondateur du Justicialisme, un mouvement populiste soutenu par les masses populaires, les ouvriers, et les nationalistes. Tout en participant activement à l'émancipation du Tiers-Monde et à la mise en place du mouvement des non-alignés, Perón reçoit certains criminels nazis et met en place un proche du fascisme sans jamais s'éloigner du respect de la Constitution. Il sera réélu en 1951 avant de devoir quitter le gouvernement suite au coup d'état de 1955 et s'exiler en Espagne. Il retournera en Argentine en 1973 à la faveur de l'élection du péroniste Hector Cámpora et aidé de l'entreprise Fiat. Suite au massacre d'Ezeiza (rassemblement de la jeunesse péroniste à l'aéroport d'Ezeiza pour célébrer le retour de Perón dont la foule a été fusillée par l'extrême droite péroniste) Cámpora démissionne et Perón revient au gouvernement avec sa troisième femme Isabel en vice-présidente. C'est elle qui prendra sa place à sa mort, l'année suivante.



Eva Perón



Eva Perón née Maria Eva Duarte en 1919 est issue d'un milieu social défavorisé et grandit à Junin (petite ville proche de la capitale). Elle est l'une des filles illégitimes mais reconnues de Juana Ibarguem, une cuisinière, avec Juan Duarte, un riche éleveur. Elle part habiter à Buenos Aires dès ses quinze ans, où elle devient actrice en séries B et à la radio. Son talent est suffisamment reconnu pour qu'elle devienne copropriétaire de la station de radio où elle travaille. C'est lors d'une vente de charité qu'elle rencontre Juan Perón, ils finissent par se marier le 21 octobre 1945. En partie grâce à sa station de radio, « Evita » participe beaucoup à la campagne présidentielle de son mari : elle se lance dans de grands discours à la rhétorique populiste « appelant les pauvres à se relever ». Sans mettre en avant les revenus importants que lui apporte son émission, elle rappelle ses racines modestes à ses auditeurs pour crédibiliser sa solidarité avec les classes les plus défavorisées. Une fois son mari élu, elle prend une place

majeure dans son gouvernement sans toutefois avoir d'autre titre que celui de « Première dame ». Elle crée notamment la fondation Eva Perón dont le rôle est d'assister les pauvres, qui finance nombres d'hôpitaux et d'orphelinats. Appréciée, vénérée et parfois décriée, Eva Perón demeure une icône.

Alfredo Arias, un metteur en scène et dramaturge argentin pose des mots sur cette adoration : « *Quand vous vous promenez dans les rues de Buenos Aires, vous la voyez dans les bus, sur des affiches, partout! Elle fait partie de l'identité argentine, et le mythe n'est pas près de s'éteindre. [...] Son image est reprise par la présidente actuelle, Cristina Kirchner, que l'on voit apparaître sur des affiches aux côtés du visage d'Eva Perón. Il est aussi prévu que son visage soit imprimé sur nos billets de banque. [...] C'est une personne qui vient de la pauvreté, des profondeurs du peuple. Sa force, c'est de n'avoir jamais été déconnectée de la base. [...] Quand des pauvres lui demandaient de l'argent, elle entrait dans la chambre des députés en tendant le chapeau... Elle était touchable et intouchable en même temps, incarnant une sorte de sainteté accessible par tous. [...] "On reproche à Eva d'avoir été à l'intérieur d'un système péroniste qui va prendre une tournure totalitaire et arbitraire après sa mort. Je pense que sa maladie lui a permis de sortir de ce régime avant qu'il ne devienne un cauchemar. »*

Dabid Lelait, biographe français, nuance ces propos : « *On a une vision très contradictoire d'Evita. On emploie les termes de 'sainte ou putain' pour la définir. Elle a apporté le meilleur comme le pire à son pays, n'hésitant pas à profiter du pouvoir pour mener à bien ses plans, respectables ou non. Quand elle se rend compte qu'elle va mourir, elle n'hésite pas non plus à mettre en scène son agonie. »* Sûr que si Evita est vénérée par la classe des travailleurs, elle l'est bien moins par les riches argentins anglophones qu'elle prend l'habitude de nommer les Oligarques. Cette dernière a d'ailleurs essayé de devenir vice-présidente pour asseoir son pouvoir mais ce poste lui a été refusé par Juan sous la pression de certains militaires haut placés.

« *La violence aux mains du peuple n'est pas la violence mais la justice. »*

Eva Perón

Elle décède en 1952 des suites d'un cancer de l'utérus. Son corps a été embaumé et exposé dans un cercueil transparent jusqu'à ce qu'un coup d'état militaire ne chasse son mari du pouvoir en 1955. Son cercueil sera ensuite transporté à Milan pour y être enterré, puis en Espagne où est exilé son mari, et enfin en Argentine lors du retour du président Perón sur le territoire. Elle sera de nouveau exposée quelques temps avant de finalement rejoindre sa tombe familiale.

→ Découvrez *Evita* le film d'Alan Parker

http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=25861.html



Les enjeux – Politiques et sociaux

L'homosexualité en Argentine

Si l'homosexualité est légale depuis 1887, le mariage homosexuel en Argentine l'est depuis le 22 juillet 2010. Elle est le premier pays d'Amérique Latine et le deuxième d'Amérique à autoriser le mariage homosexuel sur l'ensemble de son territoire. Dans le monde, elle est le dixième pays à appliquer cette loi. Cependant, si deux personnes d'un même sexe peuvent se marier elles ne bénéficient pas encore pour autant des mêmes protections que les couples hétérosexuels. Et le travestissement est toujours illégal dans certaines villes ! En 1997 l'Association de Lutte pour l'Identité Travestie-Transsexuelle est créée pour défendre les droits des personnes transgenres. En 2007 la Cour Suprême a décidé qu'une personne âgée de 17 ans avait le droit d'être opérée pour changer de sexe et de recevoir les papiers d'identité adaptés. En mai 2012 le Sénat adopte une nouvelle loi : tout argentin mineur ou majeur est autorisé à changer de genre sur ses papiers d'identité sans pour autant devoir subir une opération de changement de sexe. Cette même année, le changement de sexe y est devenu gratuit. La présidente de l'Argentine Cristina Fernandez de Kirchner (2007-2015) déclarait alors : « *Aujourd'hui est un jour de réparation [...] Pardon d'avoir tant attendu.* » Et dans ce pays où 80% de la population se définit catholique, il n'y a eu aucune protestation ni de l'Eglise, ni de la rue. Pourtant tout n'était pas joué d'avance, et Copi ne dirait pas le contraire ! Lui-même très investi dans la cause homosexuelle faisait davantage face à un mur pour défendre ses droits en Argentine que ce que ces lois laissent paraître. Et en effet, le président actuel Mauricio Macri (depuis 2015) comparait quelques années plus tôt l'homosexualité à une « maladie ». Aujourd'hui il sait que douze années de gauche au pouvoir ont transformé le pays sur la question de la sexualité et de l'identité, il ne peut plus prononcer ces mots. Sans oublier la célèbre lettre de Pedro Almodovar, écrite à destination du Sénat pour continuer à plaider la cause homosexuelle : « *Je ne puis rien demander aux membres du Sénat Argentin. Pour voter cette loi qui autorisera le mariage homosexuel, je n'en appelle même pas à votre sens de la justice, mais je vous demande juste de faire preuve de bon sens. C'est la seule chose dont vous avez besoin pour voter OUI.* » Si maintenant les langues se délient et les lois progressent en faveur des questions d'identité et de sexualité, c'est aussi grâce à l'intervention de personnalités telles que Copi, publiques et engagées ; cette année mis à l'honneur pour des années mis sous silence.



Q

Photos du spectacle





→ D'après ces images, réfléchissez sur la place du travestissement dans ces textes et cette mise en scène. Que peut-elle signifier ? Qui semble jouer le rôle d'Eva Perón ?

Presse

COPI : LA FOLLE EN DÉLIRE À BUENOS AIRES

Jamais une telle visibilité n'avait été donnée dans son pays au truculent dramaturge argentin exilé : deux de ses pièces mises en scène par Marcial Di Fonzo Bo sont enfin présentées au théâtre national. Avant une tournée en France cet automne.

Celui qui part chercher Copi là où il est né - à Buenos Aires, en 1939 - risque fort de ne pas le trouver tout de suite. Plus généralement, celui qui cherche Copi partout où il est supposé être - au théâtre, au cabaret, à la pissotière, etc. - court le même risque. Copi n'est pas là, Copi est introuvable, mais qui est Copi ? L'écrivain, l'Argentin tôt exilé à Paris, le romancier, le dramaturge, le comédien, l'homme de théâtre, le dessinateur, le provocateur, le pédé, tout cela ensemble ? L'année des 30 ans de sa mort (décembre 1987) ne sera sans doute pas celle de la célébration d'un mythe - pas de «grand artiste» qui tienne ici - ni d'un folklore - les années 70 versant gay, tout le décorum qu'il subvertissait déjà au moment même où il l'influçait -, mais sera peut-être le début de son retour, de sa redécouverte. Copi est aujourd'hui introuvable, en français en tout cas, mais on le rééditera si les éditions Christian Bourgois, sa maison principale qui lui a survécu, s'y décident. En 2017, un monde soudain sans Jeanne Moreau, George A. Romero ni Jerry Lewis se place ainsi sous le signe des femmes fatales, des morts-vivants et des êtres humains - toutes figures éminemment «copiesques» qui peuplent les scènes de son théâtre et qui ont pour point commun de n'être jamais là où on les cherche : insaisissables, séduisantes et inquiétantes.

Panthéon littéraire

En juillet, à Buenos Aires, ces figures hantaient les couloirs du Teatro Cervantes, le seul théâtre national d'Argentine qui, son grand âge soutenu par des échafaudages, fait le coin de la grande avenue Córdoba et de la rue Libertad dans un quartier des plus centraux.

Marcial Di Fonzo Bo, metteur en scène transatlantique, né ici mais vivant et travaillant en France, est venu y présenter deux pièces de Copi, traduites en espagnol puisqu'il écrivait en français à très peu d'exceptions près : *l'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et *Eva Perón*, réunies sur la scène d'une même soirée. Faire entrer Copi au Cervantes pour la première fois est un défi autant qu'un piège : il provoque encore (il y aura quelques réactions, pour le principe) et étonne ceux qui

ne le connaissent pas, en même temps qu'il est en voie de devenir canonique, au moins à la mode sinon déjà accueilli, sur le tard, au panthéon littéraire argentin. *Eva Perón* (titre imprimé par l'auteur sans l'accent au patronyme), sa pièce la plus célèbre, cristallise évidemment l'attention, notamment celle de la presse nationale.

Elle décrit les derniers jours d'Eva Perón, se mourant d'un cancer en 1952, recluse dans le palais présidentiel d'où son mari, le général Juan Domingo Perón, gouverne en étroite relation avec elle un pays sur lequel leurs deux figures, et la politique sociale qu'il mirent en œuvre contre la mainmise de «l'oligarchie», devaient laisser une marque indélébile, toujours vivace dans l'imaginaire collectif autant que dans la politique contemporaine, provoquant adhésion ou rejet. La cruelle version de Copi, où le rôle-titre est traditionnellement joué par un homme, reste une vision pour le moins radicale de l'agonie d'Eva, épisode tragique et intensément fantasmatique de l'histoire nationale.

Mais Marcial Di Fonzo Bo cherche autre chose que la vague réactivation d'un scandale. Il connaît bien la pièce pour l'avoir montée plusieurs fois, jusqu'à jouer parfois lui-même le personnage initialement interprété en travesti par son oncle, Facundo Bo, à Paris, lors de sa création en 1970 - une représentation fut d'ailleurs violemment chahutée par un groupuscule d'extrême droite argentin qui dévasta la salle et passa à tabac une partie de la troupe. En 2017, c'est le secrétaire national de la CGT locale, Pablo Moyano, qui se contente de «*désavouer*» la pièce, comme une insulte à la mémoire d'Evita, dans un communiqué émis le lendemain de la première. Copi excite à gauche comme à droite, et Copi s'en fout : il revendique lui-même n'avoir pas écrit une pièce politique, «*pour ou contre le péronisme*», mais une pièce sur une femme qui meurt d'un cancer.

Di Fonzo Bo le rappelle avec insistance à son public en faisant entendre les mots de l'auteur dans l'intermède qu'il insère entre les deux pièces. La politique de Copi est sans doute plus complexe que cette simple dénégation. Si, pour le dramaturge élevé dans une famille d'éminents opposants à Perón (cause initiale de leur exil), «*Eva est un mélange de Marilyn et de Staline*» - formule qui fera au choix rire ou gémir le Teatro Cervantes bondé -, son texte déploie de fait la figure en quelques dimensions de plus, du point de vue dramatique aussi bien qu'historique. La sociologue Marina Farinetti, professeure en sciences politiques à l'université de San Martín, nous dit quelques mots sur ce point à la sortie : «*Malgré la folie et l'hystérie qui s'y ex priment, malgré la fiction radicale par laquelle Copi détourne le mythe, c'est une pièce réaliste ! Les "deux visages d'Evita", la bonté et la rage, la Sainte et la Maléfique, qui constituent la figure traditionnelle péroniste du personnage, y sont synthétisées. L'Eva réelle était aussi subversive et violente que celle-ci.*»

D'un néant à l'autre

Benjamin Vicuña, l'acteur chilien qui l'interprète, célèbre dans cette partie du monde pour ses rôles dans les *telenovelas* et films populaires, apporte au rôle une part de profondeur psychologique à

première vue extérieure à l'univers de Copi, lequel tend fortement vers l'abstraction, vers un espace théâtral pur où semblent agir des forces impersonnelles. Un théâtre de boulevard, certes, mais un boulevard désert qui va d'un néant à l'autre. Vicuña conjure la marionnette et le cadavre, il épaisse le trait, cherche le mélodrame. On a comparé Copi à Tchekhov autant qu'à Feydeau.

Le premier pour le sous-texte, qui sature le dialogue d'intentions illisibles, de tout un vécu inexprimé par les personnages. Le second pour le sur-texte, où le comique de situation vient comme remplir le mécanisme parfait d'une solide structure dramatique invisible à ceux qui s'y ébattent : d'un côté comme de l'autre, toute une dimension de complot. L'*Eva Peron* de Marcial Di Fonzo Bo et Benjamin Vicuña cherche plutôt la transparence, une efficacité grand-guignolesque dans la reprise des symboles (perruques et vestiaire si reconnaissables d'Eva P, stylisés par l'artiste Renata Schussheim) teintée d'une vérité et d'une souffrance vraies et communicables.

Un théâtre de l'existence plutôt que cet inquiétant «théâtre du monde» en miniature que l'écrivain argentin César Aira voit à l'œuvre chez celui qu'il a contribué à faire redécouvrir dans son pays natal, où les textes sont longtemps restés confidentiels et ne sont traduits et édités que depuis une dizaine d'années.

Génial imposteur

Mais c'est la première des deux pièces, *l'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer*, qui semble concentrer le désir du metteur en scène comme un défi. Elle est plus simple et plus retorse, plus violente, tout compte fait plus folle. Le titre déjà, avec l'ironie de ses mots-clés absurdes. Il n'y a pas plus d'homosexuels chez Copi que de gens qui «s'expriment». Il y a la rigueur des «folles» ou des personnages «transsexuels» dont le sexe d'origine est difficile à déterminer : dans *l'Homosexuel*, tout le monde a changé de sexe, voire plusieurs fois, ce qui ne préjuge ni de leur apparence ni de leurs attirances, et encore moins de leur capacité à «être enceinte» (le cancer de l'utérus du travesti Eva Peron était déjà le centre d'une tragédie sans pourquoi). Copi porte bien le surnom affectueux donné par une illustre grand-mère anarchiste au petit Raúl Damonte Botana, et qui lui est resté toute sa vie comme seul nom : il n'y a pas d'origine ni d'original dans les arcanes de son monde, uniquement des copies, passées modèles. Marcial Di Fonzo Bo y détecte un lien avec l'Argentine et l'Amérique latine, ce thème de la copie détachée de son original européen, qui hante la littérature du continent et fait bien de Copi un auteur argentin ou méta-argentin, un génial imposteur. Il y a dans ces pièces une métaphysique de la posture et de l'imposture, de la reproduction prise dans son sens anti-biologique, une intracabilité absolue : la fausse Eva, sophistiquée au carré et désacralisée, avec pour souffre-douleur une mère faussement protectrice, et, dans *l'Homosexuel*, la filiation impossible d'une mère, simplement nommée «Madre», et de sa fille Irina, à la parenté douteuse, déportées dans une Sibérie purement allégorique après leurs opérations respectives. Marcial Di Fonzo Bo transforme la scène du Cervantes en bout de banquise



escarpée, quasi impraticable, transformée en calvaire lors d'un climax assez spectaculaire sur fond de requiem.

Surjouant les dialogues secs et rapides de Copi, modulant leur brutale énigme de toute une chaîne de passions volatiles, les quatre acteurs parviennent à quelque chose d'apparemment léger, mais sans cesse affolé par la noirceur du texte, qui va (c'est déjà sensible à la lecture) plus vite que lui-même, comme pour masquer, l'air de rien, la violence qui le meut. Car *l'Homosexuel* est impitoyable, comme son interrogatoire final qui pose en vain des questions sur l'origine de la différence d'Irina : sur ce qui ne peut avoir de raisons, mais seulement être répété. Alors le Teatro Cervantes de Buenos Aires s'écroule sous ses échafaudages, et soudain Copi est là, tout seul dans ce désert de glace où ses pas intraquables restent sans empreinte, il rigole.

Luc Chessel Envoyé spécial à Buenos Aires le 31 août 2017

→ Et vous qu'en pensez-vous ? A posteriori, construisez votre avis sur le spectacle en vous appuyant sur la critique de Luc Chessel.

En vidéos

Qui est Copi ? L'équipe artistique a la parole ! Découvrez des pastilles vidéo à diffuser en classe.



- **ORIA PUPPO** <https://vimeo.com/221707170>
- **BENJAMIN VICUNA** <https://vimeo.com/221705938>
- **RENATA SCHUSSHEIM** <https://vimeo.com/221245815>
- **JUAN GIL NAVARRO** <https://vimeo.com/221245439>
- **HERNAN FRANCO** <https://vimeo.com/221245155>
- **ANA CALVO** <https://vimeo.com/221239233>
- **ROSARIO VARELA** <https://vimeo.com/221238509>

→ ALEJANDRO TANTANIAN <https://vimeo.com/221237269>

